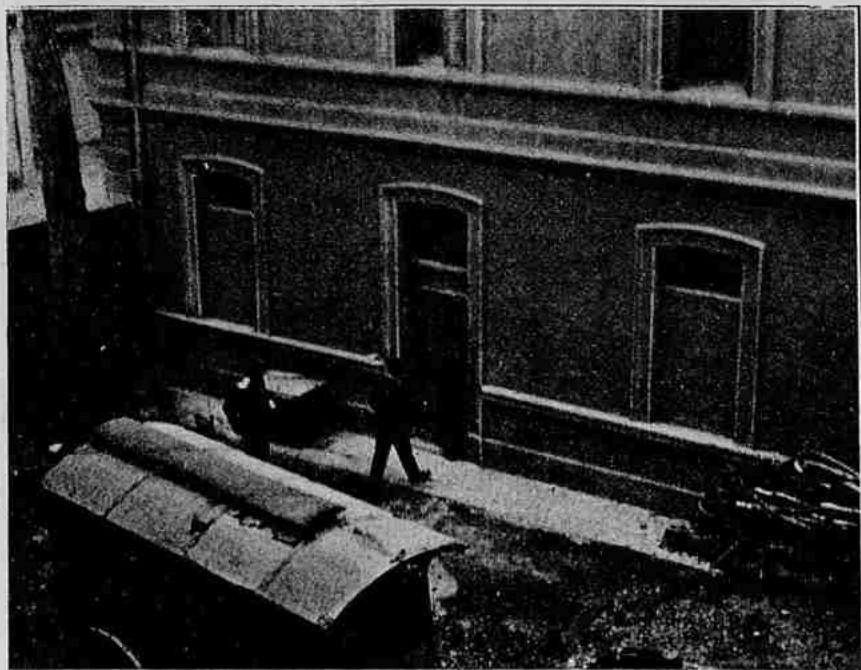


# LE DRAME DE BLIDA

(CROQUIS D'AUDIENCE DE J. GUÉRIN)



Le médecin aide-major Thivol, entrant au Conseil de Guerre

**L**es Conseils de guerre sont condamnés. Les circonstances ont voulu que celui d'Alger meure en beauté, à l'occasion d'un émouvant débat, devant un parterre de jolies femmes, observé par les représentants de la presse entière.

Rien ne manquait donc à l'audience du 26 janvier pour lui donner l'attrait d'une sensationnelle « première » qui, de par la volonté des représentants du peuple, aura été l'avant-dernière d'une série qui s'éteint. Rien, ni la personnalité de l'accusé, ni la condition sociale de la victime, ni l'horreur tragique d'un drame mystérieux.

Nous ne reviendrons pas sur le détail des impressionnants débats que les journaux quotidiens contèrent par le menu. L'avidité avec laquelle le public s'est renseigné et l'empressement que l'on a mis à satisfaire son désir,

restreignent le champ du reportage rétrospectif.

Il n'est cependant pas sans intérêt d'évoquer certaines physionomies qui éclairèrent d'un jour étrange, curieux ou sympathique ce tableau de mœurs.

Les vaudevillistes ont mis à la scène de nombreuses silhouettes de domestiques. Nous connaissons, par eux, l'insolent valet, la soubrette friponne, le majordome majestueux, l'intendant roublard, l'important cocher, le groom vicieux. Mériem Arfi est le type accompli de la servante bien stylée.

Employée chez un militaire, elle place le culte de la consigne au nombre des obligations d'essence divine qui ont droit au respect absolu des faibles mortels. La foudre tombant dans ses casseroles ne changerait pas l'ordre du « tableau de service » qui préside aux opérations culinaires dont elle a la charge.

Mériem Arfi, le soir du 7 novembre 1906, apprêtait le repas de ses maîtres lorsque la sonnette d'appel de la porte d'entrée fit entendre son carillon familier. Or Mériem Arfi, serait-elle en conversation intime avec Dieu le Père, ne connait qu'un geste dès que ce bruit frappe ses oreilles : elle accourt.

□ ♦

Le visiteur n'était autre que le médecin aide-major Thivol porteur de divers médicaments destinés à la servante et dissimulant le revolver d'ordonnance qui devait lui servir à mettre à exécution son funeste projet. Avec lui entrait

la vie, sous les traits du médecin, la mort voulue par l'amant tragique.

Mériem, après avoir consulté sa maîtresse, ouvrit à l'aide-major la porte du salon et regagna sa cuisine où elle reprit sa besogne, un instant interrompue, en répondant au gentil bavardage de la mignonne fillette de Mme C.

Vingt minutes s'écoulèrent, et de nouveau, la sonnette tinta. C'était un fournisseur qui voulait voir madame. Le fournisseur fit sa communication et se retira.

— Vous avez vu maman, demanda la fillette à Mériem quand celle-ci fut de retour.

— Oui mademoiselle.

— Elle est avec le docteur ?

— Je crois que oui, mademoiselle.

— Et que fait-elle, ma maman ?

— Je ne sais pas, mademoiselle... ça ne me regarde pas.

A ce moment la fillette dressa l'oreille :

— Tiens, fit-elle, c'est maman qui joue du piano !

— Oui, Mademoiselle.

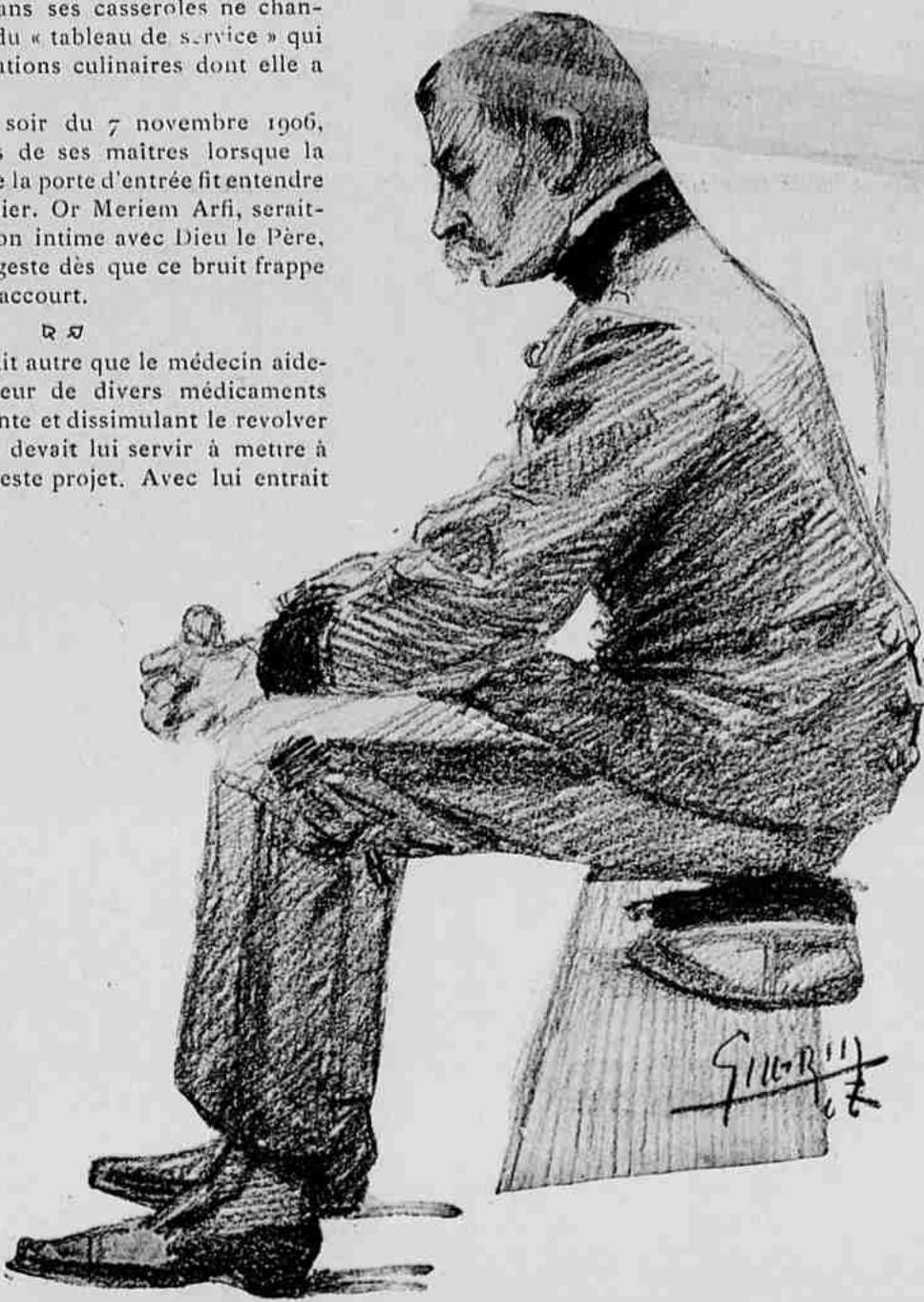
— C'est une valse lente... .

— Je ne sais pas, mademoiselle.

Et la servante bien stylée dût ajouter en *a parte* : « ça ne me regarde pas ».



Le Commissaire du gouvernement lisant son rapport



L'accusé pendant une audition de témoins



Une récente photographie  
du médecin aide-major Thivol

L'enfant se taisait, balançant sa jolie tête au rythme de la valse, lorsqu'un éclat de rire bien connu : « le rire de maman lorsqu'elle se fiche du monde » sonna très clair et, comme brisé, s'arrêta. Coup sur coup, deux sourdes détonations retentirent...

— Meriem, Meriem, avez-vous entendu ?

— Oui, mademoiselle.

— Oh ! qu'est-il arrivé ?

— Je ne sais... une lampe a éclaté, peut-être.

— Meriem... j'ai peur !

— .....

— Meriem, que faites-vous ?

— Vous le voyez, mademoiselle, je goûte le potage... je crois qu'il manque un peu de sel...

— Meriem, on n'entend plus rien, petite maman ne joue plus... Si vous alliez demander ce qui est arrivé ?

— Y pensez-vous, mademoiselle, madame me gronderait. Les domestiques n'entrent chez les maîtres que lorsqu'on les sonne.

Combien de temps dura cette incertitude angoissante ? Quelques minutes, peut-être, mais qui parurent des siècles à l'enfant qui les vécut. Mais la curiosité, l'inquiétude l'emportèrent sur le respect des prescriptions mater-



La villa de l'avenue Bonnier où se produisit  
le drame

nelles et la fillette colla son visage contre la fenêtre vitrée du salon donnant sur la véranda, et elle vit.

Elle vit sa mère, le corps en équilibre sur le tabouret de piano, le haut du buste affalé sur le clavier, morte déjà.

Elle vit l'aide-major étendu sur le tapis, le visage ensanglanté.

☞

— Meriem, venez vite, il est arrivé quelque

chose. Maman est penchée sur le piano, elle pleure ; le docteur est par terre, il est plein de sang...

— On ne m'a pas sonné, mademoiselle.

Trois fois de suite, je n'invente rien, trois fois de suite l'enfant alla se mettre en observation derrière la fenêtre de la véranda et revint affolée, suppliant la domestique et n'obtenant d'elle que cette réponse :

— Je ne veux pas que madame me gronde ; elle ne m'a pas sonné.

Mânes de Figaro que pensez-vous de cette servante ?

Le colonel Orange pour lequel la discipline ne peut avoir aucun secret, n'en revenait pas. Dans toute la XIX<sup>e</sup> légion qu'il commande, existe-t-il un seul gendarme capable d'observer la consigne donnée avec une telle rigueur ? Pandore est peut-être sans pitié, mais il n'est pas, Dieu merci, sans initiative. Meriem Arfi rendrait des points à tout un régiment de tirailleurs d'Algérie.

Elle le fit bien voir à l'audience, lorsque le colonel président lui reprocha de n'être pas accourue au bruit de la détonation.

— Vous aviez attribué ce bruit insolite à l'éclatement d'une lampe. Savez-vous bien que c'est un accident très grave. Le pétrole se répand et s'enflamme, les trois-quarts des incendies n'ont pas d'autre origine !

— Oui, monsieur le Président.

— Et quand la fillette de M. C. quittant son poste d'observation, vous a renseignée ? Il ne pouvait plus y avoir de doute dans votre esprit ; c'était bien un drame qui venait de se passer. Que faisiez-vous dans votre cuisine ? Votre rôle n'était-il pas de porter secours à votre maîtresse ?



La victime, Mme Childe



M<sup>e</sup> Divielle plaide ; M<sup>e</sup> Ladmiral prend des notes



**Le colonel Orange, président du jury,  
écoute la plaidoirie de M<sup>e</sup> Divielle**

— J'avais peur, monsieur le Président, d'être indiscreète.

O vous, concierges qui nous surveillez, domestiques qui écoutez aux portes, lisez notre correspondance, épiez le moindre de nos gestes, encaissez cette sublime leçon, mais n'en profitez pas.

GAUCHER MAHIET.

# LE DRAME DE BLIDA



Le médecin aide-major Thivol et Mme Chide au tennis



L'heure ou paraîtront ces lignes, le dernier acte de la sanglante tragédie qui eut pour théâtre, au mois de novembre dernier, la coquette cité de Blida, se jouera devant le Conseil de Guerre d'Alger, présidé par le colonel de gendarmerie Orange.

Les photographies qui accompagnent ce texte reproduisent les traits du médecin aide-major Thivol et ceux de Mme Chide, femme d'un sous-intendant militaire, sa victime.

Rappelons en quelques mots la donnée du drame qui provoqua dans toute la région une émotion intense et plongea dans le deuil et le désespoir deux familles également honorables, également estimées.

Dans le courant du mois de novembre 1906, le médecin aide-major Thivol qui avait obtenu un congé qu'il passa en France auprès de ses parents, rentra à Blida avant la date fixée pour son retour.

Après avoir pris certaines dispositions qui trahissaient un état d'âme anormal, l'officier se présenta au domicile de M. Chide et fut introduit dans le salon où Mme Chide le reçut.

Rien ne pouvait, à ce moment, faire prévoir les conséquences de cet acte très naturel de la part d'un familier de la maison, de la part de l'adroit partenaire du tennis qui venait, semblait-il, présenter ses devoirs après une absence aux personnes avec lesquelles il était en relations mondaines.

La domestique qui annonça M. Thivol, accoutumée à le voir franchir le seuil de la

villa, ne conçut aucun soupçon et ne sut lire aucune agitation sur le visage du jeune homme.

Quelques minutes se passèrent ; sous les doigts agiles de Mme Chide le piano s'éveilla et le final du dernier acte de *Carmen* déroula ses motifs impressionnants. Tout à coup deux coups de feu retentirent, presque simultanément, et le silence se fit.

❧

Quand on pénétra dans le salon de Mme Chide, la femme de l'intendant militaire, le buste affalé sur le clavier, le corps soutenu par le tabouret de piano, perdait des flots de sang par une blessure à la tête : elle était morte.

A ses pieds, gisant, sans connaissance, le médecin aide-major Thivol, la tête fracassée par une balle de revolver, la main crispée autour de la poignée de l'arme. Les docteurs qui examinèrent la blessure du jeune officier laissèrent entendre que tout espoir de le sauver

était perdu. Car M. Thivol ne s'était pas livré à une parodie du suicide et il a fallu toute la réaction d'un tempérament généreux, jointe à la merveilleuse intervention chirurgicale de praticiens distingués, pour le tirer d'affaire.

La balle du revolver d'ordonnance avait pénétré derrière l'oreille droite, traversé la paroi crânienne, une portion du cerveau et, traversant une seconde fois l'ossature, s'était logée dans le plafond de la pièce. On pratiqua, presque *in extremis* la délicate opération du trépan et, après être demeuré pendant quelques jours entre la vie et la mort, le médecin aide-major Thivol reprit graduellement possession de ses facultés physiques.

Nous avons questionné, au sujet de son cas, des chirurgiens qui, tout en constatant la guérison provisoire du jeune officier, font d'expresses réserves en ce qui concerne les conséquences de la commotion cérébrale qu'il a subie.

Quand on pense que le moindre choc, l'éclatement d'un vaisseau insignifiant détermine le plus souvent des accidents graves, dont la folie et la paralysie sont les moindres, on se dira que le passage d'une balle de revolver à travers la masse cérébrale est de nature à détruire tôt ou tard l'harmonie physiologique du sujet qui a survécu à l'horrible blessure.

❧

Des mobiles qui firent du médecin aide-major Thivol un meurtrier, nous ne dirons rien. Chacun a compris qu'il s'agissait là d'une crise sentimentale, dont les dessous resteront mystérieux en dépit des révélations qui se produi-



Les mêmes, photographiés après un match de date récente

ront à l'audience. Nous ne nous souviendrons que d'une chose, en nous acquittant de notre tâche vis-à-vis de nos lecteurs, c'est que l'inculpé est un jeune, au passé irréprochable, et que la famille de la victime a droit, après l'épreuve qu'elle a subie, au respect de sa douleur.

C'est M<sup>e</sup> Divielle, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats d'Alger, qui assistera le médecin aide-major Thivol devant les juges militaires.

La cause particulièrement délicate qu'il soutient nécessite précisément l'emploi des qualités qui sont la caractéristique de son talent : le tact, la correction et l'émotion d'autant plus communicative qu'elle est profondément ressentie.

Le médecin aide-major Thivol appartient à une famille qui depuis près d'un siècle n'a fourni à la France que des soldats. Son père était officier à l'armée d'Afrique. Il mourut à Alger en même temps que la mère de l'accusé au cours d'une épidémie de fièvre typhoïde qui sévissait dans la région.

Orphelin dès l'âge de quatre ans, l'enfant fut élevé par son oncle qui est actuellement lieutenant-colonel d'artillerie à Angoulême. Après de solides études que couronnèrent de brillants examens, le jeune homme entra dans l'armée en qualité de médecin. Ses chefs et ses camarades apprécièrent ses qualités de praticien ainsi que sa loyauté et déplorent le triste événement qui les prive d'un collaborateur précieux et d'un ami sûr.



Le Conseil de Guerre d'Alger où ont lieu les débats